

Notre combat en faveur de la Bible

Autor(en): **Kaehler, Martin**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques**

Band (Jahr): **36 (1903)**

Heft 2

PDF erstellt am: **16.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-379740>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

NOTRE COMBAT EN FAVEUR DE LA BIBLE ¹

PAR

MARTIN KÆHLER

Professeur et Dr en théologie à Halle a/S.

Traduit par ARNOLD PORRET, pasteur.

A qui je m'adresse.

Quand quelques hommes cherchèrent à sortir du rationalisme vulgaire et à acquérir un christianisme plus indépendant et plus vivant, un de ceux qui leur servirent de guide fut Gottfried Menken de Brème, promu par une faculté luthérienne, bien qu'il fût prédicateur réformé, au grade de docteur de la sainte Ecriture. Il révéla à plusieurs de ses contemporains les richesses contenues dans la Bible ; il encouragea les recherches personnelles dans l'Ecriture et ouvrit les yeux de beaucoup sur la valeur de l'histoire biblique, qu'il considérait comme le moyen par lequel Dieu nous parle et entre en rapport avec nous. Sa voix ne retentit pas en vain ; des théologiens distingués et écoutés répondirent. Menken lui-même caractérisa sa tendance en appelant ses lecteurs des « amis de la Bible. » C'est donc à lui que j'emprunte ce terme et c'est à ceux qui désirent porter ce titre que je m'adresse aujourd'hui.

¹ *Unser Streit um die Bibel. Vorläufiges zur Verständigung und Beruhigung für « Bibelverehrer » von einem der ihrigen, MARTIN KÆHLER, Dr und Prof. der Theologie.* — Leipzig, A. Deichert'sche Verlagsbuchhandlung, Nachfolger (Georg Böhme), 1895.

Cette traduction est faite avec l'autorisation de l'auteur.

Dans l'ouest de l'Allemagne, on vénère encore, je le sais, la mémoire de cet homme. Mais son action fut plus étendue. La tendance représentée par ceux qui se nomment les « amis de la Bible » a des défenseurs dans toute la théologie positive du milieu de notre siècle ; ce sont Hengstenberg, A. Néander, Tholuck, Julius Müller, l'Ecole d'Erlangen, et les piétistes wurtembergeois. Elle a été la sève vivifiante des milieux d'où sortirent la mission intérieure, la mission en pays païens, l'œuvre des diaconesses, celle des diaconies ; pendant de longues années le poids du travail a pesé sur les seules épaules de ces pionniers. Alors le socialisme chrétien a trouvé opportun d'établir lui aussi sa conformité à l'Écriture. Nous enfin, piétistes et défenseurs de nos confessions de foi, laïques, pasteurs ou professeurs, nous sommes des « amis de la Bible. » Nous le sommes parce que, dans notre Bible, nous entendons Dieu lui-même nous parler et non pas seulement des hommes pieux nous parler de Dieu. Ce livre est donc notre meilleur ami, et nous ne croyons pas pouvoir vivre sans lui.

Je m'adresse à ceux qui aiment la Bible et qui ont reçu leur programme des Bengel, des Henri Rieger, des Menken, des Tholuck, des Beck, des Hoffmann, des Delitzsch, des O. v. Gerlach, et à ceux qui ont été à l'école des disciples de ces maîtres vénérés. J'assume cette tâche parce que je crois comprendre ce dont il s'agit, et parce que je me mets à la place de ces âmes qu'inquiètent des temps troublés. Le fait d'avoir tourné et retourné ces problèmes pendant de longues années me fait un devoir de parler. Ces pages n'épuisent pas la matière ; je les écris en attendant de les compléter. Je ne saurais donc ni motiver tous mes jugements, ni faire la pleine lumière sur toutes les questions qui se poseront chemin faisant. Or, quand on ne veut pas tout prouver, il est préférable de ne pas donner des preuves isolées qui ne font qu'éblouir sans convaincre. J'ai voulu courir au plus pressé. Plusieurs questions m'ont été posées par lettres ou de vive voix. Ces quelques pages sont un mot d'encouragement à ceux qui attendent une solution. Que Dieu bénisse cet effort !

Quel est l'objet de la lutte ?

L'objet de la lutte, c'est la Bible.

A vrai dire, c'est la vieille lutte entre Rome et nous ; mais maintenant ce sont les protestants qui en viennent aux mains. Comment en sommes-nous arrivés là ?

Il y a quelques années, le pasteur wurtembergeois Schrempf éveilla grande sympathie. Il abandonnait le ministère pour rester fidèle à sa conscience qui, disait-il, ne lui permettait pas de lire en public le symbole des apôtres. Grande fut l'émotion qui s'empara des candidats au ministère surtout. La jeunesse ne connaît pas la vie d'Eglise et ses nuances infinies ; elle ne sait pas que l'ivraie est étroitement mêlée au bon grain ; elle ignore que les progrès de la vie spirituelle se réalisent par des degrés insensibles, et qu'il y a bien des pas entre ce qui n'est plus et ce qui n'est pas encore. La jeunesse affectionne le dilemme, et, dans la crainte de la lettre, elle se fait esclave d'une lettre nouvelle. Cette inexpérience des choses, et cet amour des notions purement théoriques durent parfois longtemps. L'agitation universitaire mit la plume à la main d'Adolphe Harnack, et cette intervention donna le signal d'une discussion sur les confessions de foi. Mais bientôt on s'aperçut que la grande question n'était pas tant de savoir si une confession de foi était nécessaire ou superflue, mais bien plutôt de déterminer la valeur historique des faits pour la vie de la foi. Le problème n'était pas de pure curiosité, car les faits dont la valeur était contestée portaient nom : naissance surnaturelle de Jésus, sa résurrection, son ascension, son retour. Si les trois premiers événements sont pour le croyant des faits réels, ils ne sont cependant pas des faits historiques proprement dits, puisque leurs causes aussi bien que leurs effets ne rentrent pas dans la série des faits de l'histoire. En revanche, à n'en pas douter, ce sont des faits bibliques ; comme tous les événements passés, nous ne les connaissons que par tradition, et dans le cas qui nous occupe, par le témoignage de la Bible.

Ainsi l'attaque dirigée contre les confessions de foi cachait

un mouvement contre la Bible. Aujourd'hui, ceux qui veulent bien ouvrir les yeux peuvent s'assurer qu'il n'est pas isolé ; depuis longtemps indéniable, il se prononce et inquiète les chrétiens qui ne font pas de théologie plus encore que les théologiens. Il ne reste pas confiné dans telle ou telle province, car il n'est pas né d'une cause unique. Si le Wurtemberg et l'Eglise de Westphalie sont au fort de la lutte, la mission de Bâle, elle aussi, a sa crise. Là où le feu n'a pas encore éclaté, il couve sous la cendre, et le danger ne menace pas d'hier seulement.

Il y a cinquante ans déjà que le mot de ralliement de l'école des « Amis de la lumière » était : l'esprit ne vaut-il pas autant que l'Ecriture ? C'était le dernier soubresaut de la secousse théologique, qui, dix ans auparavant, avait ébranlé le christianisme évangélique. David Strauss avait présenté tous les récits de la vie de Jésus comme des fictions religieuses. Trente ans plus tard lui-même retirait son hypothèse, mais sa nouvelle critique fut refoulée à l'arrière-plan par Schenkel et Renan, qui prétendaient retrouver le Christ historique sous les débris des traditions incertaines. Si l'Eglise, à cette seconde attaque, eut moins d'effroi, elle n'eut pas moins d'indignation. Plusieurs d'entre nous se souviennent encore de la protestation contre Schenkel. De nos jours l'Ancien Testament essuye un feu violent. Ce que Strauss avait fait pour le Nouveau Testament, on le fait maintenant pour ces vieux récits qui ont formé nos âmes d'enfants, parce que le Nouveau Testament les évoque à chaque page¹. Ce ne sont plus que des créations poétiques, sous lesquelles il faut chercher des idées, des conceptions religieuses.

Un regard en arrière a son utilité ; le calme renaît, en effet, à constater que l'adversaire actuel n'est ni nouveau ni inconnu. On peut prédire, à coup sûr, que l'agitation du

¹ Mat. III, 9 ; VIII, 11 ; XIX, 4 sq. ; XXII, 32 ; XXIII, 35. Luc I, 55, 73 ; XIII, 16, 28 ; XVI, 22 sq. ; XIX, 9. Jean VIII, 33 sq. ; Act. III, 13 ; VII, 2 sq. ; Rom. IV, 1 sq. ; V, 12 sq. ; IX, 7 sq. 1 Cor. XI, 7 sq. ; XV, 21, 45 sq. ; 2 Cor. XI, 3. Gal. III, 6-29 ; IV, 21 sq. Eph. V, 31. 1 Tim. II, 13. Hébr. VI, 13 ; XI, 3 sq. ; XII, 24. Jacq. II, 21 sq. 1 Pierre III, 6. 2 Pierre II, 6. 1 Jean III, 12. Jude v. 11.

moment fera place à la tranquillité, sans que nous ayons à subir des pertes sérieuses. Bien plutôt, comme il y a soixante ans, nous verrons des résultats heureux. Et cependant dans cette dernière mêlée ce qu'on voulait détruire, c'était le fondement de la foi. Celui que l'espoir d'une issue probable ne peut tranquilliser, doit du moins être persuadé de la nécessité de combattre. Le mouvement n'est pas né de la volonté inconsciente d'hommes qui, enfermés dans leurs points de vue, n'auraient pas craint de nous troubler dans le travail qui nous incombe comme chrétiens, mais le signal et l'appel aux armes sonnent depuis de longues années ; le combat est voulu de Dieu ; nous n'avons pas le droit de désertir en prétextant le découragement.

Il est bon, me semble-t-il, que la lutte porte sur un objet dont la valeur ne saurait échapper à aucun chrétien. Et si le problème préoccupe non seulement les savants, mais encore les laïques, il ne nous appartient pas, à nous qui sommes protestants, de nous en plaindre. La chose doit nous sembler toute naturelle. Si, en effet, les laïques ont le devoir de parler et de travailler dans l'Eglise, et s'ils tiennent en mains les clefs des trésors d'ici-bas, comment pourrions-nous leur refuser le droit de connaître et de garder les richesses indispensables à toute vie d'Eglise et à tout chrétien ?

Il est excellent, — et beaucoup seront de mon avis, — d'avoir à défendre la Bible. L'ordre nous en vient de Dieu lui-même, ou du moins Dieu permet ce combat. Le devoir est impérieux parce que le socialisme a sa Bible à lui qu'il appelle sa « Bible de poche. » A nous de nous lever, et de réfuter parmi les membres de l'Eglise, auxquels n'arrive qu'une littérature inférieure, les calomnies dirigées contre la Bible ; et ce devoir doit être cher à tous les chrétiens qui aiment leur christianisme. Les illusions sont inutiles : la ligne de bataille s'étend à perte de vue. Si, à une aile, les hommes du métier se livrent à des recherches savantes et profondes, à l'autre aile ce sont les journaux à un sou et les romans d'arrière-boutique qui travaillent à leur manière.

Chaque combattant ne voit qu'un épisode du combat gigantesque, et c'est pourquoi il est nécessaire de savoir ce dont il s'agit. Il y a peu de temps, lors des fêtes anniversaires de Luther, nous avons témoigné du respect que nous avons pour sa traduction de la Bible. On a rappelé aux chrétiens évangéliques allemands l'estime dont les chefs de la réforme et les premiers protestants avaient entouré ce grand travail. Et maintenant, qu'il s'agit de savoir si la Bible aura encore sa place dans la chaire et sur l'autel devant le crucifix, et si nous voulons encore bâtir sur la parole *écrite*, ne vaut-il pas la peine de faire un effort et de nous préparer à la lutte?

Même si nul ne songe à mettre la lumière sous le boisseau, le problème qui se pose est sérieux. Le voici : qu'est pour nous la Bible ? que nous donne-t-elle ? quelle valeur a-t-elle à nos yeux ? Le combat d'aujourd'hui n'est pas engagé entre amis et adversaires de la Bible. Aux jours de la réformation les deux partis en présence se réclamèrent de l'Écriture, et, dans la suite, l'Eglise romaine n'a jamais nié l'autorité de la Bible ; elle l'a seulement éludée. Les mots d'ordre respectifs furent, d'un côté : « la Bible et une tradition qui l'explique » et de l'autre : « la Bible sans adjonctions humaines. » Maintenant encore la lutte peut naître entre chrétiens qui, tout en sachant apprécier le trésor que la Bible est pour eux, ne sont pas d'accord sur la valeur qu'il faut lui donner. Or cette différence d'appréciation pourrait fort bien créer une rupture non moins décisive que celle qui nous sépare de Rome.

Cette lutte doit être la lutte de tous ; elle ne doit pas devenir une mêlée confuse, au sein de laquelle la plupart ne sauraient pas le pourquoi de tant de bruit. Seule une bataille rangée donne une victoire décisive. Ceux qui sont d'accord doivent donc faire alliance et s'entendre sur le but qu'ils veulent atteindre. Tous ne sauraient s'unir, mais il est essentiel que les amis de la Bible se groupent et que l'on ne se contente pas d'escarmouches. Mais avant tout il faut préciser et définir nos adversaires.

Qui combattons-nous ?

Pour cette fois nous ne combattons ni les catholiques romains, ni les socialistes avec leur « Bible de poche. » Sans doute, nous ne pouvons dégarnir les frontières et nous avons le devoir de nous défendre d'un côté contre les croyances romaines à des inventions humaines, de l'autre contre la grossière incrédulité qui ne veut connaître que le monde sensible. Cependant, pour cette fois, nous sommes engagés dans une guerre civile, et il importe de vider le différend, si nous ne voulons pas être paralysés sur nos frontières. Or, voici comment je vois la situation : l'anxiété naît à entendre parler de la Bible comme d'un vieux et excellent livre, mais sujet à caution ainsi que toute œuvre humaine ; elle grandit quand les procédés adoptés semblent se faire d'autant plus irrespectueux qu'ils visent à ébranler la vénération que nos pères avaient pour ce livre. Nos adversaires, ce sont donc ceux qui étudient leur Bible parce qu'ils l'aiment, mais qui, *involontairement* ou non, en répandant leurs idées, ne nous permettent plus de croire qu'elle soit la Parole de Dieu.

Nous disons involontairement ou non, car il faut être juste et suspendre son jugement. Pour ce qui nous concerne, nous nous sentons d'accord avec tous les chrétiens des siècles précédents, quand nous affirmons notre confiance dans la Parole écrite, et quand nous nous déclarons bien décidés à ne pas perdre le privilège de pouvoir dire « il est écrit. » Ces mots, nous le savons, sont très vagues et peuvent être compris de bien des manières ; souvent même, ceux qui les répétaient en sont venus aux mains, et l'avenir verra, à cet égard, ce que le passé a déjà vu. Mais c'est précisément à cause de ces discussions qui ne nous étonnent pas, que nous descendons dans l'arène. Notre pensée recevra des développements, mais, doré et déjà, nous disons posséder dans la sainte Ecriture, la Parole même de Dieu et non pas seulement la tradition humaine d'une parole jadis entendue parce que jadis prononcée. Ce n'est pas l'écho affaibli d'un son qui jadis vibra et mourut que nous écoutons quand nous

nous penchons sur notre Bible. Ce qui frappe notre oreille, c'est le son primitif, authentique et il résonne clair comme au premier jour.

Dans quel intérêt combattons-nous ?

Dans l'intérêt de la Bible ! dira-t-on. C'est vrai, mais encore faut-il préciser. Personne ne songe à proscrire la Bible de nos églises, et quelques voix seulement ont timidement proposé de ne plus en user pour la prédication. Au reste si une telle proposition était faite, nous pourrions rester très tranquilles. Dans la dernière persécution qu'un empereur romain déclencha sur l'Eglise, on exigea que les chrétiens livrassent leurs Bibles ; beaucoup le firent et encoururent les peines ecclésiastiques. Quand le calme fut revenu, on put s'assurer que le nombre des Bibles n'avait pas sensiblement diminué. Et aujourd'hui ce livre est traduit en 230 langues ou dialectes ; à son école les peuples modernes ont appris à écrire ; les idées et les images dont il est plein ont façonné l'imagination et la pensée de l'humanité depuis quinze siècles. Qui prétendrait le supprimer ? Au nom de la place qu'il s'est faite dans l'histoire, nous pourrions déjà mépriser et laisser circuler en paix les lourdes et vastes calomnies dont le couvre une presse populacière ; aussi bien, avons-nous un autre but devant les yeux. Nos cœurs se serrent et une force invisible nous met la plume à la main, quand nous voyons les pauvres auxquels appartient l'évangile (Mat. XI, 5) en grand danger d'en être privés.

Et c'est pourquoi, pour parler net, ce n'est pas tant dans l'intérêt de la Bible que dans le nôtre que nous combattons ; nous voulons défendre le trésor que la Bible est pour nous et que beaucoup, nous l'espérons, sauront trouver dans ses pages. En un mot, nous combattons dans l'intérêt de notre foi en la Bible.

Mais cette expression : « foi en la Bible, » n'est pas très exacte. Croire, c'est en effet placer sa confiance en quelqu'un pour la vie et pour la mort ; or le premier commandement

ne nous permet d'ainsi nous confier qu'en Dieu, et c'est pourquoi, à proprement parler, Dieu seul peut être l'objet de notre foi. Et, pour le dire en passant, voilà pourquoi nous professons la divinité de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ. Mais, à côté de cette foi en Dieu, il y a une foi en l'Eglise, puisque, avec la confession d'Augsbourg, nous affirmons « une sainte Eglise qui durera éternellement. » Or cette assurance ne relève d'aucune expérience. Ce que nous disons de la foi en l'Eglise, nous pouvons aussi le dire de la foi en la Bible. Afin d'éviter tout malentendu, nous dirons donc que nous combattons pour maintenir intact le lien qui unit notre foi à notre Bible, et pour assurer à la Bible le rôle qui lui revient dans la naissance et la croissance de notre foi.

Le Nouveau Testament nous apprend que cette foi en l'Ecriture est aussi vieille que le christianisme ; mais elle s'est exprimée de bien des façons diverses. Or il faut prendre garde de ne pas défendre à tout prix telle ou telle expression, qui, née dans des circonstances données, n'a plus actuellement ni cours ni valeur et qui même peut être erronée. Une telle confusion entre le fond et la forme s'est souvent vue dans l'histoire de l'Eglise. Et c'est pourquoi, dans l'intérêt même de la lutte, si nous voulons la conduire d'une manière sûre, et si nous désirons obtenir un résultat, il faut nous rendre compte de ce qui est essentiel dans les rapports que nous entretenons avec cette Bible, dont le contact éveille et nourrit notre foi. Nous ne devons pas, dans ces problèmes, n'interroger que nous-même et croire que les autres soient calqués sur nous ; n'oublions jamais que, selon la parole de Luther : la Bible est le livre donné par Dieu - le Saint-Esprit à son Eglise ¹.

¹ « La sainte Ecriture est le livre donné par Dieu - le Saint-Esprit à son Eglise ; dans ses pages cette dernière doit apprendre ce qu'elle est, ce qu'elle doit faire et souffrir et où elle doit demeurer. Là où le livre finit, l'Eglise aussi finit, car il dit : Son Eglise n'écouterà pas la voix des étrangers (Jean X, 5). C'est clairement dit, fermement arrêté et si bien scellé que les portes de l'enfer ne prévaudront point à l'encontre (Mat. XVI, 18). » *Erlanger Ausgabe*, 26, p. 100.

Voici, sous forme brève, nos exigences; nous voulons à tout prix :

1^o Que la Bible reste le fondement de notre confession de foi évangélique, et cela contre les Eglises cléricales et contre les fanatiques.

2^o Que la Bible soit la norme et la source de toute prédication et de tout enseignement public.

3^o Que chaque chrétien soit indépendant dans l'usage qu'il veut faire de la Bible comme moyen de grâce.

4^o Que la Bible soit la preuve de fait que Dieu s'est révélé dans l'histoire et qu'elle nous soit le témoin de la révélation.

Sans doute, nos adversaires ne repoussent pas toutes ces prétentions. Aussi ne visons-nous pas tant à formuler ce qui nous sépare d'eux qu'à nous mettre au clair sur ce qu'il faut défendre et sauver. Préciser le but du combat c'est travailler à la paix. L'unité allemande, elle aussi, n'est née que de la guerre, et chacun a dû faire des concessions.

Mais nous devons développer ces affirmations, et nous le ferons en procédant de ce qui est limpide à ce qui exige des éclaircissements.

1. — Les temps où nous vivons nous avertissent, nous les défenseurs du christianisme évangélique, de ne pas laisser se rouiller nos armes offensives et défensives. En Orient, l'Eglise byzantine russe persécute les luthériens allemands; en Allemagne, le ton sur lequel « le centre » parle témoigne qu'il se sent fort. L'Encyclique du dernier pape nous fait prévoir ce que nous pouvons attendre. Si nous nous reportons aux jours de Lourdes et de Trèves, nous serons bien vite convaincus que la raison *à elle seule*, pas plus que les mépris, ne peuvent nous tirer d'embarras. Jamais la France n'a manqué de libre-penseurs et de libéraux. Après le désastre de 1870 nos frères prirent pour mot d'ordre : « évangéliser la France. » Or il paraîtrait que depuis 30 ou 40 ans les protestants auraient diminué de 50 000; la lutte entreprise par l'Etat contre la superstition n'a pas favorisé l'extension du protestantisme, non plus que diminué la force d'attraction d'une religion machinale. Comme à Worms la parole de

Dieu doit comparaître devant la claire raison ; elle en est capable, car elle est le sceptre du roi invisible que Dieu envoie de Sion (Ps. CX ; Jér. XVIII, 37). Mais la Parole de Dieu sur laquelle s'appuya le moine rebelle pour braver tout seul son siècle, ne fut ni une impulsion du cœur, ni une inspiration personnelle, mais la *parole écrite* de Dieu, dont il avait compris la profondeur, qui avait rempli son cœur et sa pensée d'une grande certitude et à laquelle sa conscience l'avait désormais enchaîné. Et ce fut cette même parole écrite qu'il opposa aux prophètes de Zwickau. Et dès ce moment, il fut convenu que toute doctrine serait mesurée à cette norme, que toute divergence serait jugée par cette autorité et qu'on irait s'adresser là pour distinguer ce qui est chrétien de ce qui ne l'est pas. Pouvons-nous, aujourd'hui, nous passer de cette règle ? Tout dépend de nos adversaires. Or, quels sont-ils ?

L'Eglise byzantine, fière de son orthodoxie, tient en petite estime ses sœurs infidèles d'Occident, y compris Rome, et elle se voit rendre hommage par la haute Eglise d'Angleterre. Les catholiques romains ont approuvé, de gré ou de force, le mot de l'infailibilité : La tradition, c'est moi ! L'*apparence* d'unité de ces deux Eglises exerce une fascination indéniable sur les esprits. Si on compare à cette unité d'action représentée par la hiérarchie, la dislocation du protestantisme dans son activité et dans sa pensée, on comprend que l'inquiétude naisse dans des cœurs soucieux. Cette dispersion fait la joie de ceux qui doutent d'une vérité religieuse et qui désirent se mouvoir à leur aise. En revanche, les cœurs qui cherchent des appuis prennent peur et reçoivent une impression d'autant plus forte que la tradition offerte et vantée est plus ininterrompue. Les progrès de Rome ne sont pas dus — il faut se l'avouer, — à la politique, car cette dernière est bien plutôt la servante de Rome, et elle l'est parce que Rome est puissante. Inutile donc d'user de moyens politiques pour arrêter l'invasion romaine. Si nous perdons confiance dans le tribunal devant lequel les réformateurs traînèrent jadis les partisans du pape ; si nous ne pouvons plus crier aux

catholiques romains et aux orthodoxes : « Nous sommes plus âgés que vous, nous sommes évangéliques, nous sommes bibliques, » reconnaissons que, *comme chrétiens*, nous avons perdu notre procès. Nous marchons dès lors au combat avec une conscience abattue et nous avons renoncé à toute action sur les esprits, qui, désireux du salut, craignent encore de ne pas trouver la vérité. Chercher la vérité, s'en approcher indéfiniment, être vrai.... tout cela, c'est bien, mais ce n'est pas suffisant pour vaincre. La critique et l'archéologie ont fait des prédécesseurs de Luther des humanistes, elles n'ont pas su en faire des réformateurs, pas plus que le sérieux moral des scholastiques mystiques n'a fait d'eux des hommes capables de guérir l'Eglise. Les inspirés ne firent naître aucun mouvement durable, tout au plus donnèrent-ils un coup d'éperon. Opposant au christianisme historique une certitude purement interne, ils firent valoir la vie intérieure et la liberté ; ils refusèrent de se plier à des pratiques injustes, attaquèrent tout ce qui était debout, se montrèrent hâtivement passionnés de perfection, et tout cela a séduit et séduit encore les âmes pieuses et les cœurs généreux. Mais les réformateurs surent résister et s'opposer à cette séduction, et ils appelèrent ces hommes des « enthousiastes ; » nous, nous les appelons des fanatiques. Mais, où est la différence entre eux et nous, si la foi n'est que l'exaltation du sentiment et si son expression est toujours inadéquate ? si elle n'a de sens que pour celui qui s'en sert ? si déjà la parole de l'apôtre n'a qu'une valeur relative, mêlée qu'elle est d'éléments théologiques ? Pour se soustraire aux exigences logiques des enthousiastes, il ne reste qu'à se confiner dans sa piété personnelle et laisser chacun vivre selon ses idées. Mais alors ce chrétien n'est-il pas un subjectiviste au même degré que les remuants fanatiques, à cette seule différence près qu'il manque au premier l'assurance ou le courage naturel de déposer son témoignage et de faire des prosélytes ? Mais celui qui croit que seul le Fils est capable de rendre vraiment libre par la vérité (Jean VIII, 36 ; XIV, 6), celui-là croirait transgresser le second commandement de la loi du

Maître, s'il laissait son prochain courir le risque de perdre la foi en le laissant vivre dans l'erreur.

D'un côté une tradition rigide et une soumission à demi-consciente et déloyale, de l'autre une vie sincère et de rapides progrès, voilà comment se différencient aux yeux de beaucoup le catholicisme et le protestantisme. Une telle opposition est erronée, car elle est purement formelle ; parler ainsi, c'est se borner à nous montrer les forces qui agissent dans l'histoire et sous la poussée desquelles naissent les diverses tendances. Par le fait du mouvement qui emporte toutes choses, le progrès de hier devient la tradition d'aujourd'hui. Ainsi le catholicisme romain qu'attaque la réforme avait été, lui aussi, « moderne » pour ceux qui venaient de disparaître, et au dix-huitième siècle déjà la réformation avait un air vieilli et démodé. Tient-on à cette notion de progrès, alors les fanatiques que confondirent Luther et ses compagnons d'œuvre, nous apparaissent comme des oiseaux qui annoncèrent le printemps retardé par la prudence des réformateurs. Alors l'Eglise n'a plus qu'à se laisser emporter par les flots tumultueux d'une évolution toujours identique et cependant toujours nouvelle, car si ce n'est pas l'évolution de Hegel, ce sera celle de Darwin. Mais Luther, pas plus que Paul, n'a opposé à ce qui était ancien quelque chose de nouveau, à l'histoire le témoignage intérieur, à l'objectif le subjectif. Luther avait trouvé dans l'histoire un principe éternel avec lequel il put contrebalancer le poids des inventions humaines et voilà pourquoi il fut courageux. Ce principe fut la Parole de Dieu, qui demeure éternellement. Cet homme n'eut aucune aptitude à former des Eglises, pas plus qu'à conduire les masses ou les grands ; il ne sut pas être opportuniste en matière d'Eglise ; il n'eut rien d'un créateur, et s'il bouleversa l'état de choses de son temps, ce fut par la persuasion qu'il défendait un trésor plus précieux que les acquisitions faites par l'homme au cours de l'histoire. Les Eglises qui lui doivent la Bible en langue vulgaire, n'ont jamais pu le représenter que la Bible à la main. S'il fut un prophète irrésistible et le réformateur universel, c'est qu'a-

près avoir montré comment il fallait comprendre la Parole de Dieu, il sut lui donner aux yeux de beaucoup une valeur absolue. C'est pourquoi les protestants ont volontiers vu dans Luther l'ange qui, selon l'apocalypse, vole au travers du ciel portant l'Evangile éternel.

Les hommes modernes veulent enfouir leur religion dans leur cœur ; ils ne la croient en sûreté que sous la forme délicate d'impressions insaisissables ; elle doit, de sa flamme silencieuse, enthousiasmer les âmes où elle brûle, et les pousser à résoudre les problèmes que notre époque pose à l'humanité. La morale leur suffit et plus d'un estime pouvoir avec celle-ci se passer de religion. L'essentiel est d'être de son temps et de ne pas perdre le contact avec ses contemporains. A cette condition seulement sera pardonnée aux chrétiens modernes la faiblesse qu'ils ont encore pour la foi. Pendant ce temps les cléricaux nous montrent glorieux les foules qui, obéissantes, servent l'Eglise infaillible. Ils défendent même avec passion les institutions et les ordres dont l'action délétère a été avouée jadis par les leurs ; et quand leurs écrits officiels pénètrent audacieusement dans le monde, ou quand, sans aucun ménagement, ils demandent la mise en œuvre des moyens les moins recommandables, les gouvernements cèdent et les partis divers appuyent. Oui, même de notre camp des regards d'admiration et de jalousie sont jetés sur « l'Eglise sœur » si bien close et si puissante par son prestige et son action. Des deux côtés il y a séduction. Pour être fort et libre il faut enfermer le contenu immuable dans les formes nouvelles que le temps réclame. Dans le cadre rigide ce contenu est devenu méconnaissable et quiconque n'est que religieux ne peut se soustraire à l'attraction exercée par la nouveauté des pensées et à la séduction des faits. Ce trésor est la parole vivante, moulée dans l'Ecriture immuable. Cette forme revêtue par le christianisme primitif empêche le christianisme de tous les temps de trop s'accomoder aux circonstances locales et nous offre ainsi une garantie d'unité spirituelle. Nous ne pouvons ni ne voulons consentir à ce que notre christianisme ne soit plus qu'une puissance exté-

rieure et qu'il se borne à s'affirmer par des succès ecclésiastiques; mais, d'un autre côté, nous ne voulons pas davantage qu'il ne soit dorénavant qu'un sentiment tout intime et qu'il se fasse chevalier servant de la conscience moderne; et c'est pourquoi nous ne nous laisserons pas ravir le privilège de considérer notre Bible comme le *fondement de notre foi* en face des catholiques romains ou orthodoxes et en face des fanatiques.

2. — C'est pourquoi aussi nous maintiendrons la Bible comme la *norme* de l'enseignement public.

Malgré tout le respect que nous avons pour Goethe, il nous inspire de la pitié, parce qu'il n'a pas voulu, au nom de la religion, professer une religion. Nous nous méfions de l'usage qui tend à s'établir de parler religion plutôt que christianisme. Notre désir est de maintenir le christianisme historique, par où nous n'entendons pas seulement la forme extérieure d'une activité religieuse commune, mais le christianisme vieux de dix-huit siècles, qui est un avec la foi au Christ historique. Ce Christ, nous ne le connaissons que par la Bible et que par toute la Bible. Et c'est pourquoi nous attendons et nous exigeons de tous ceux qui enseignent au nom de l'Eglise, qu'ils puisent leurs enseignements à la source de la Bible et qu'ils prouvent leur accord avec cette dernière. Si des personnes pieuses arrivent à d'autres conceptions religieuses qui les enthousiasment, que nul ne leur ferme la bouche; qu'elles prêchent comme les apôtres et les missionnaires et qu'elles groupent autour d'elles leurs disciples. Mais que nul ne se croie tenu d'écouter cette prédication et ne se laisse contraindre à confier ses enfants à de tels maîtres, aussi longtemps que ces enfants sont mineurs.

Il n'est pas facile, actuellement, je le sais, de faire entendre de telles réclamations sans se voir accuser de légalisme anti-évangélique: de tout temps il a été délicat de protester et rarement on l'a fait avec délicatesse. Mais chacun sent cependant que la tyrannie doctrinale de l'arbitraire exercée par les maîtres n'est pas moins pénible et funeste que le légalisme rigide des membres de l'Eglise jugeant les

théologiens. Et cela est si vrai qu'il faut être borné pour se dissimuler la nécessité d'apporter des restrictions à la liberté d'enseignement dans l'Eglise. Si quelque prédicateur prêchait le sacrifice de la messe ou l'infaillibilité du clergé, on serait unanime à lui interdire l'enseignement. Une tentative de réintroduire l'anabaptisme aurait peu de chance de se faire accepter. Il faut une limite, mais où la placer ? Elle ne pourra jamais être définie si exactement qu'elle satisfasse les deux partis. Une règle stricte est impuissante et il faut cependant reconnaître *des deux parts* que les différends inévitables ne se laissent pas toujours aplanir par des arbitrages de pasteurs. Plutôt que d'avoir une autorité qui surveille et sévisse contre ceux qui abandonnent le type d'enseignement, ne vaudrait-il pas mieux inculquer à la conscience des maîtres, des auditeurs et des chrétiens électeurs les devoirs que tous ont envers la Bible ?

Mais la Bible peut et doit être plus qu'une limite à la liberté d'enseignement, bien que ce rôle ait déjà une certaine valeur, si on ne lui donne pas trop de raideur. La position que nous devons prendre est celle d'un enfant devant sa mère. Dans un tel sentiment de respect, il y a plus qu'une simple accommodation, il y a reconnaissance. C'est avec sympathie et angoisse qu'on voit les jeunes gens entrer dans le ministère. Si l'activité qu'ils doivent fournir est intense, ils risquent d'ignorer longtemps leur pauvreté, et pendant ce temps, des âmes attendent d'eux une nourriture spirituelle. Aucun de nous, je le sais, ne peut procurer à un autre le Saint-Esprit ou la foi ; mais les membres de nos communautés attendent de leurs conducteurs qu'ils les poussent en avant, qu'ils les nourrissent et qu'ils les guident dans la vie de la foi ; et s'ils n'attendaient rien, c'est bien alors qu'ils auraient besoin de ces bénédictions ; or cette cure d'âme est individuelle. Où puiseront-ils la force qui dure, où prendront-ils la nourriture qui jamais ne fait défaut, d'où tireront-ils le trésor qui répond aux besoins les plus divers, alors qu'ils manquent d'expérience, de maturité, de temps pour se recueillir et pour puiser dans les richesses des temps

passés ? Seul le contact fécond avec l'Écriture peut combler ces lacunes et donner la vie véritable qui coule et abreuve les hommes, nos frères. On s'appauvrit, soit comme pasteur, soit comme professeur, quand on se confine dans un type de doctrine, dans un cercle fermé de pensées. On s'épuise quand on édifie un système sur des textes bibliques épars ou sur deux ou trois livres seulement, au lieu de vivre dans le monde vivant des personnes, des événements et des idées dans lequel le livre des livres nous fait pénétrer. Il n'est pas besoin d'avoir lu beaucoup d'ouvrages d'édification écrits par des chrétiens évangéliques, tels que Bengel, par exemple, pour se faire une idée de la richesse de la Bible ; seulement, il ne faut pas avoir honte de ramasser humblement les fruits, si petits qu'ils soient, qui tombent de cet arbre.

Nous ne pouvons, ni ne voulons laisser le sable envahir la *source* intarissable à laquelle les ministres de la Parole peuvent venir puiser un *complément* à leur culture nécessairement limitée par la tendance de l'époque et par leur individualité ; ils y trouveront aussi une force régénératrice et un trésor d'approvisionnement sans lequel les devoirs du ministère épuisent et consomment.

3. — Quelle peine les chrétiens qui n'étaient pas les moindres dans l'Eglise et les Eglises évangéliques, quelle peine ces chrétiens ne se sont-ils pas donnée pour faciliter à chacun l'accès à la Bible ! Quiconque s'est occupé de traduction biblique connaît ces efforts ; ils sont, de même, présents à la mémoire de tous les amis des missions. Et si l'activité des sociétés bibliques a souvent été et est encore sujette à des erreurs ou à des exagérations qu'il faut tenter de corriger, n'est-ce pas cependant l'occasion de rappeler le repas de Béthanie et la parole du Maître : « Pourquoi inquiétez-vous cette femme ? elle a fait une bonne action à mon égard » ; et celle-ci : « *Partout où cet Evangile sera prêché dans le monde, on dira aussi ce qu'elle a fait.* »

Cette activité repose tout entière sur le principe réformateur que la Bible peut être mise entre les mains de chacun et cela en opposition à la défense formulée par Rome. Et

nous en restons à ce principe : *chaque chrétien peut entrer en rapport avec la Bible ; il n'a besoin pour cela d'aucune tutelle* ; elle lui suffit pour parvenir à son but. La protection des savants ne vaut pas mieux que celle d'un clergé. Si, en effet, le clergé n'est pas une garantie suffisante de la transmission du Saint-Esprit, une caste d'érudits à la recherche de la vérité ne nous garantit pas davantage l'arrivée au but. Ces savants, quoique tous honorables, peuvent cependant être bornés dans leurs vues, commettre des erreurs de méthode, et se croire infaillibles. Si les laïques n'ont besoin d'aucune tutelle, il ne faut pas tenter de vulgariser la théologie. Je sais bien que, de nos jours, on croit ce moyen efficace pour cultiver les masses ; mais qu'on nous dise si cet effort nous mène plus loin que la création d'une société dans laquelle les uns parlent et professent, tandis que les autres écoutent et applaudissent. Or, l'Evangile veut l'indépendance de l'individu et nous en restons à ce grand principe pour ce qui concerne la Bible.

« En rester là », c'est bien, mais un tel programme fut-il *jamais* réalisé sans restrictions ? On aurait peine à citer un homme qui se soit orienté dans la Bible sans avoir reçu une instruction chrétienne quelconque. Même les chrétiens les plus biblistes ne sont parvenus à cette indépendance que par un travail persévérant ; n'eussent-ils lu aucun ouvrage sur la Bible, qu'encore le passé et leur milieu historique eussent agi sur eux. Même notre Sauveur eut des connaissances préalables acquises par l'éducation avant que de lire l'Ancien Testament.

Le chrétien n'est donc pas table rase quand il approche l'Ecriture. Puis, ce qu'il y trouve dépend du but qu'il a devant les yeux, car on trouve ce qu'on cherche. Nous cherchons la « vérité », dira-t-on ! Sans doute, mais ce mot contient beaucoup de choses et éveille la plupart du temps une idée peu claire de ce qu'il représente. La conscience apprend à chacun ce qu'est la véracité, mais il n'en est pas de même de la vérité, n'en déplaît à plusieurs. Même la vérité morale ne nous est pas donnée par la conscience avec pleine certi-

tude et entière clarté. Mais le chrétien ne cherche pas la vérité pour elle-même, non plus que dans tous les domaines. Il tient à trouver la vérité qui mène à la vie, c'est-à-dire la connaissance du vrai Dieu et de son Fils (Jean XIV, 6; XVII, 3). L'acquisition de cette vie, c'est ce que nous appelons le salut; nous le désirons, et ce que nous cherchons dans notre Bible c'est la vérité salutaire. Aussi bien, la première fois que nous entrons en contact avec l'Écriture, doit-ce être pour chercher si nous retrouvons dans ses pages l'enseignement reçu, la prédication entendue, le catéchisme appris, la confession de foi professée (Act. XVII, 11). Avec une telle pierre de touche nous ne sommes plus esclaves, mais libres; sur la déposition de deux témoins la vérité salutaire nous est révélée, — l'un, c'est la profession de foi des chrétiens, pour autant que je me l'approprie, l'autre c'est la Bible. En outre, par ce moyen, le contenu de la foi va se trouver trié, enrichi, transformé, plus capable de satisfaire nos besoins.

A vivre ainsi en contact personnel et renouvelé avec l'Écriture on fait peu à peu des expériences, on acquiert des points de vue tout personnels. Nous ne pouvons ici décrire ou définir ce que doivent être ces relations. Il suffit de rappeler qu'il est possible de trouver dans la Bible un fondement à sa foi et un aliment pour l'homme intérieur, sans édifier nécessairement une dogmatique. Les besoins de la vie intérieure ne concordent pas toujours avec les buts que se propose la connaissance, pas plus que les résultats de ces deux activités ne sont toujours en accord mutuel.

Et c'est pourquoi une âme qui vit en contact avec l'Écriture, si elle reste dans une relation normale avec les enseignements de l'Eglise, peut se passer des théologiens. Il faut cependant que l'enseignement ecclésiastique soit lui aussi biblique et enrichi par des comparaisons avec les témoins des diverses époques de l'Eglise. Ce contact ne devient pas nécessairement une camisole de force, pourvu que, avec Luther, on se demande toujours jusqu'à quel point un livre ou une doctrine biblique « contiennent Christ. »

Nous sommes de plus en plus convaincus que *le contact*

personnel des chrétiens avec l'Écriture est nécessaire, et qu'on ne le néglige qu'au grand détriment de la chrétienté. Aucune vie d'Eglise, aucune littérature pieuse ne saurait nous donner cette eau qui ne coule que de cette source pure et à laquelle il faut aller puiser. Toutes les fois que la Bible a commencé d'être étudiée personnellement, et qu'elle a remplacé les intermédiaires dont on s'était servi, toujours il y a eu un progrès qui contrastait avec le passé. On acquiert ainsi la conviction que notre Bible est le vase dans lequel Dieu a renfermé sa Parole, et par lequel il communique sa grâce à son Eglise. Mais cette pensée demande à être développée.

4. — Pierre de touche et norme, source de l'enseignement ecclésiastique, atmosphère dans laquelle se développe notre pensée et notre vie chrétienne, voilà ce qu'est pour nous la Bible ; mais elle n'est tout cela que parce qu'elle est pour nous la Parole de Dieu, par où nous entendons que la Bible est le moyen par lequel il a plu à Dieu de *se faire connaître à nous ou de se révéler*.

Si on divise la Bible en versets et en phrases, il n'est pas difficile de prouver que l'expression « Parole de Dieu » n'est pas applicable dans le détail. Et si d'avance on n'est pas inquiet au sujet des conclusions possibles auxquelles on pourrait arriver, l'examen de ces questions de détail ne saurait nous troubler. Mais il ne faut pas que le caractère historique du contenu biblique nous empêche d'y voir la Parole de Dieu. On nous oppose les pages qui ne nous apprennent rien, celles qui ne nous édifient pas, ou les récits qui attestent un état d'enfance ou d'immoralité. Mais, répondrons-nous, il ne faut pas méconnaître qu'un morceau qui, en lui-même, est sans importance peut prendre une valeur nouvelle à la lumière de l'ensemble, et que même un récit peut soudain nous dire, suivant le contexte général, le contraire de ce que nous croyions pouvoir en apprendre. Dans le fond, la Bible entière n'est que la révélation de Dieu le Père, de notre Seigneur Jésus-Christ et de son amour sauveur. Or nous voulons à tout prix que cette révélation nous vienne de lui et que, pour risquer une expression que Jean XIV, 10 ; XVI,

13 sq. ; 2 Cor. XIII, 3 ; 1 Cor. II, 10-14 autorisent, nous l'entendions de sa bouche même. Nous n'appelons révélation ni les sentiments pieux d'hommes très religieux, ni les pressentiments d'une conscience religieuse intense, ni les rêves et les sentiments de natures nerveuses, ni les opinions d'hommes à l'esprit profond et noble qui nous disent ce qu'il convient de penser de Dieu ; et c'est pourquoi, si la Bible ne nous offre rien de plus que cela, nous ne sommes pas satisfaits. Nous savons que cette lettre fut tout d'abord parole vivante, et nous croyons que la lettre en elle-même n'est pas une révélation, preuve en soit l'existence constante, dans l'Eglise, d'une parole de Dieu vivante, à côté de ce livre ; mais cette parole vivante et parlée a toujours eu la même origine, et, depuis des siècles, elle n'est jamais née qu'au contact de la parole écrite, comme aussi toujours sous la poussée des événements historiques et des actes divins dont le dernier, qui fut décisif, a été ce qu'Il fit dans son Fils¹. Voilà ce que nous appelons sa révélation. Car c'est ainsi que Dieu a ouvert les yeux et les oreilles de l'homme, pour que ce dernier saisisse sa grâce dans les faits et pour qu'il en rende témoignage. Ce témoignage, Dieu l'a, depuis le temps des apôtres, confié à la Bible, et il est dès lors si intimement uni à l'histoire de l'humanité qu'il ne peut cesser de se faire entendre. Et Dieu se sert maintenant comme toujours à nouveau de témoignage pour amener les hommes à ouvrir leurs cœurs et leurs oreilles à sa parole, et pour la faire pénétrer en eux, afin qu'ils puissent la répéter au dehors.

Cette action de la Parole écrite comme de toute parole conforme à l'Ecriture, nous la constatons sous mille formes dans l'histoire. Et c'est pourquoi nous accordons créance à ce que la Bible nous rapporte des actes et des paroles de Dieu ; c'est là que nous le cherchons, là que nous le trouvons aussi.

A quiconque veut planter des arbres, il suffit d'avoir un fruit mûr qui fournisse la graine : si plus tard cependant il

¹ Jean XIV, 9, 10 ; I, 1, 14 ; 2 Cor. V, 19. Rom. V, 6-8 ; Col. I, 19 sq.

veut s'occuper de sa plantation, il lui sera utile de connaître les lois d'après lesquelles cette graine reproduit des fruits. Nous savons que nous pouvons fonder notre foi sur l'œuvre accomplie par Dieu au jour de la mort et de la résurrection de Christ, et sur l'Évangile apostolique ; mais nous constatons que le seul moyen de connaître la longueur, la largeur, la hauteur, la profondeur de l'amour divin qui surpasse toute connaissance, c'est de savoir s'orienter dans le mystère de l'œuvre salutaire révélée aux hommes et de chercher à comprendre en adorant la profondeur de sa richesse et de sa sagesse. L'Eglise peut faire des efforts immenses pour sonder et mesurer ces profondeurs ; des siècles ne lui suffiront pas. Mais nous maintenons que ces pages nous donnent le récit exact des actes divins, et que dans ces témoignages captivants nous avons des paroles prononcées par des hommes, et cependant des paroles que Dieu a reconnues pour être ses propres paroles, tout comme il a agréé le nom dont nous l'appelons sur la parole de son Fils. Et c'est pourquoi nous maintenons que *la Bible dans son ensemble* nous montre les voies divines par lesquelles les temps s'accomplissent, et fait tomber devant nos yeux les voiles qui nous cachent l'avenir.

Ces livres, — eux-mêmes nous l'apprennent, — ont été écrits par des hommes, et ce sont des hommes aussi, nous en avons la preuve, qui les ont groupés ; mais ce groupement ne nous semble pas être le résultat plus ou moins heureux d'une tentative avortée, non plus que les ruines misérables d'un glorieux passé. La Bible n'est pas pour nous un amas confus de matériaux sous la poussière desquels il faudrait aller chercher la révélation. Si Dieu a étroitement lié à sa révélation historique l'Ancien Testament qui fut la Bible de Jésus et de ses apôtres, lequel de nous oserait croire que la seconde moitié de cette Bible ait été créée sans lui ? Dans le fait que cette collection d'écrits est devenue notre Bible, nous voyons la main de Dieu.

Ce que la Bible nous donne et les expériences qu'elle nous fait faire nous interdisent de supposer que Dieu joue à cache-cache avec nous ; et nous ne pouvons admettre que nous

ayions à le chercher, lui et sa pensée, derrière les voiles de notions humaines qui non seulement n'inspirent aucune confiance, mais qui peut-être sont erronées. Et c'est pourquoi nous maintenons que la Bible est pour nous la preuve effective de la révélation de notre Dieu. Car son contenu se révèle au travail d'épuration et de comparaison fait par l'Eglise et au cœur de chacun, comme un fragment d'une *révélation qui nous dévoile ce que l'homme ne peut ni trouver ni inventer* ; et cette tâche révélatrice qui est la sienne nous est attestée par son rôle et sa place dans l'histoire. En elle nous avons la Parole de Dieu et cela nous le maintiendrons envers et contre tous.

Mais notre propre intérêt nous fait un devoir de mentionner ce que nous sommes forcés d'abandonner et ce que nous sommes décidés à ne pas défendre. Si nous approuvons, en effet, la place que les chrétiens du temps passé ont donnée à la Bible, nous n'avons cependant pas l'intention de défendre tout ce qu'on a considéré jadis comme indispensable et ce que beaucoup voudraient encore maintenir et conserver à tout prix.

Dans quel intérêt ne combattons-nous pas ?

Ce titre n'est pas très exact et n'exprime pas notre pensée, disons-le d'emblée, car à l'ouïe de cette assertion plusieurs me diront : « Mais c'est précisément *dans cet intérêt* que nous combattons, » et beaucoup de ceux qui parleront ainsi sont de ces hommes que je tiens à sentir à mes côtés et dont je ne veux pas me passer. Si je voulais répondre : « Mais, vous ne devriez pas combattre dans cet intérêt, » je soulèverais un différend qu'il faudrait aplanir avant que d'aller plus loin. A mon avis, — et j'ai la certitude de ce que j'avance, — il y a un malentendu, et la plupart combattent en faveur d'un principe qui ne leur est cher que parce qu'il leur semble indispensable à la protection de leur trésor. Essayons donc de nous entendre en appelant les choses par leur nom. Je propose à votre approbation la thèse suivante :

Nous ne combattons *pas* en faveur de l'*inspiration littérale* de l'Ecriture, car nous n'en avons pas besoin pour croire à l'Ecriture.

Mais, dira-t-on, il est écrit dans 1 Cor. II, 13: « Nous parlons de ces choses, non avec des discours qu'enseigne la sagesse humaine, mais avec ceux qu'enseigne l'Esprit. » C'est de l'inspiration littérale ! Sans doute. Aussi ne croyons-nous pas que les idées et le langage des apôtres et de leurs collègues dans le ministère soient nés de leur bon plaisir ou de leur intelligence, dont on dit volontiers qu'elle fut limitée et influencée par le judaïsme. Mais que sont « ces choses » dont Paul parle au verset 9 ? « Ce sont des choses que l'œil n'a pas vues, que l'oreille n'a pas entendues, et qui ne sont pas montées au cœur de l'homme, des choses que Dieu a préparées pour ceux qui l'aiment. Dieu nous les a révélées par l'Esprit. » Ainsi ce ne sont *pas* des choses que les écrivains bibliques ont lues dans d'autres auteurs, dont ils pourraient se réclamer ; ce ne sont *pas* des choses qu'ils ont contemplées ou vues ou touchées. Ce ne sont *pas* des choses qui sont venues de leurs cœurs, comme l'angoisse, la honte, la joie, la reconnaissance ; ce ne sont *pas* enfin des choses qui sont à la portée de tous comme le monde visible de la pluie ou du soleil.

Nos ancêtres, malgré leur préjugé de l'inspiration littérale, ont très bien su comprendre et exprimer, d'après la pensée de l'apôtre, ce qui faisait la valeur unique et absolue de la Bible. Paul parlait et eux aussi de *tout ce qu'il est nécessaire de connaître pour notre salut*, et, pour parler comme le Nouveau Testament, Paul pensait au mystère du plan salutaire de Dieu, qui se résume tout entier dans la connaissance de notre Sauveur. Quand Paul prêche cet Evangile, il affirme, et il n'est pas le seul à le faire, que son témoignage ne vient pas de son propre cœur et de sa propre pensée ; au reste Jésus avait promis à ses disciples de leur venir en aide, quand ils annonceraient ces choses (Jean XVI, 12, sq.) et si ce secours n'était pas venu, sagement ils se seraient tu. Pierre a la même idée quand il écrit (1 Pierre I, 12) : « Ces choses que vous ont

annoncées maintenant ceux qui ont prêché l'Évangile par le Saint-Esprit, envoyé du ciel. » On n'invente ni ne trouve autre part ces paroles du Dieu vivant, qui ne nous instruisent pas des choses de la vie terrestre, mais qui toujours enseignent à l'homme que sa vie, son bien, son but sont dans l'union avec Dieu, le Dieu invisible, qui nous dicte sa volonté en termes clairs et précis et qui, en nous révélant nos fautes et notre esclavage, nous montre la profondeur de son amour miséricordieux. Et la parole de Dieu réalise cette œuvre, parce qu'elle nous met en face d'actes divins et qu'elle nous les fait comprendre. Cette parole à son tour est un acte du Dieu vivant, même quand elle passe par la bouche d'un serviteur, car elle appelle les hommes à la paix divine qui contient toutes les bénédictions (Rom. VIII, 28-39). Les appelés peuvent et même doivent confesser que ces discours sont une manifestation d'esprit et de puissance, afin que la foi ne repose pas sur la sagesse des hommes, mais sur la force de Dieu (1 Cor. I, 26 sq. ; II, 4-5).

Ceci doit demeurer et demeurera en effet : c'est que dans l'Évangile, à côté duquel il n'en est aucun autre (Gal. I, 6-9) et qui a été envoyé et proclamé du ciel par le Saint-Esprit, nous avons une parole de Dieu qui fera toujours sentir la présence de Dieu à quiconque voudra l'écouter (1 Cor. XIV, 24-25). La source à laquelle cette prédication s'épure et dont elle sort toujours rajeunie, c'est la Bible, comme l'ont prouvé, et la Réformation qui fut un renouveau pour l'Évangile, et tous les réveils de la vie chrétienne. Et c'est pourquoi notre foi au Saint-Esprit nous donne la certitude qu'il a inspiré à ses serviteurs la parole même de Dieu, et que cette parole, nous l'avons dans notre Bible.

La doctrine traditionnelle voit l'inspiration littérale non seulement dans les paroles que Dieu prononça dans le paradis et jusqu'au temps des apôtres, mais encore dans les moindres récits de la Bible, même lorsqu'il s'agit de choses que beaucoup d'yeux, — si ce n'est tous, — ont vues, que des oreilles ont entendues, qui sont montées au cœur de l'homme et qu'on a lues dans d'autres livres écrits précédemment. Elle

ne s'occupe pas de déterminer si ces hommes qui nous ont parlé étaient des prophètes et des apôtres choisis par le Christ lui-même ; elle ne se soucie pas de savoir qui a écrit ces livres puisque leurs rédacteurs n'étaient que des plumes vivantes écrivant sous la dictée de Dieu. Tout cela fut mystérieux, il faut le croire ; ces écrivains, en effet, se portent garants de ce qu'ils écrivent, ils s'en croient responsables ; le Saint-Esprit se moule donc exactement sur leur individualité humaine, à une chose près toutefois, c'est qu'il ne leur permet pas de commettre la plus petite erreur, — pas plus de syntaxe que de grammaire, — non plus qu'un manque de mémoire dans leurs récits ou leurs citations.

Ainsi se révèle à nous le motif qui a poussé des disciples fidèles et sérieux à formuler cette doctrine que nous combattons. Pour les comprendre, il faut, appuyé sur l'art. 7 de la confession d'Augsbourg, pouvoir, de tout cœur avec eux, demander à Dieu que les Eglises demeurent dans la pure doctrine de cet Evangile qui avait libéré leurs âmes de l'erreur meurtrière du papisme et des sombres luttes de la conscience. Puisque l'Eglise a erré si longtemps et s'est si fort égarée, il doit y avoir une source d'où découle l'eau vive et pure. La Bible doit être infaillible *dans tout ce qui est nécessaire à l'obtention du salut*. Mais, à ce moment, éclatèrent des luttes violentes entre protestants et catholiques romains, et non moins violentes entre protestants. Alors, on se posa une question : comment distinguer ce qui est nécessaire et utile de ce qui n'est pas indispensable ? Beaucoup de faits historiques sont nécessaires et qui peut, dans ces faits, tracer une limite entre l'essentiel et le secondaire ? petites causes, grands effets ! Si les rédacteurs de ces écrits peuvent errer, qui nous garantit qu'ils n'errent pas dans les choses nécessaires ? Le besoin de certitude fit faire le pas décisif. La Bible, se dit-on, est infaillible *même quand elle parle de choses qui ne sont pas nécessaires au salut, et sans importance aucune*.

Ce furent les luttes doctrinales, inhérentes aux débuts, qui firent naître cette théorie. Son action a souvent été funeste et l'histoire de l'Angleterre au dix-septième siècle est là pour

nous l'apprendre. Mais ce n'est ici ni le lieu ni le moment de nous étendre là-dessus. Beaucoup d'âmes pieuses, qui, bien que professant des erreurs de détails, avaient un christianisme authentique, s'élevèrent aux jours de cette théorie contre le pape de papier et furent ainsi empêchées de se mettre à l'école de la Bible. Cette doctrine fut donc un sujet de scandales et elle ne donna pas les résultats qu'on était en droit d'attendre. L'infailibilité de l'Écriture devait donner la certitude inébranlable de la vérité révélée; la Bible infailible devait rendre conciles et papes superflus. Or, un tel résultat ne fut jamais atteint. Et il faut se l'avouer, si l'on veut se rendre compte de la façon dont Dieu agit dans l'histoire. Au moment où cette théorie avait les plus ardents défenseurs, et où les luthériens aussi bien que les réformés faisaient tous leurs efforts pour mesurer à la norme scripturaire la valeur chrétienne des doctrines et de leurs formules, les deux Eglises évangéliques étaient sur pied d'hostilité, et en guerre avec des sectes bibliques telles que les Mennonites. L'Écriture ne pouvait terminer le différend. Il eût fallu un miracle, qui vînt donner et garantir le sens unique des paroles bibliques, comme le fait l'Eglise au dire du concile de Trente et comme le pape aujourd'hui prétend le faire. Mais ce miracle n'est *pas* venu.

Si cette théorie n'a pas rendu jadis les services qu'on croyait pouvoir en attendre, oserions-nous espérer qu'aujourd'hui elle se montrera plus utile et plus capable de répondre à des besoins nouveaux? Beaucoup d'entre nous, bien qu'attachés de tout cœur à leur confession de foi particulière, ne sentent plus rien qui les sépare des « amis de la Bible. » Plusieurs estiment que la Bible fidèlement étudiée leur a appris à attacher moins d'importance aux divergences; beaucoup défendent l'autorité de la Bible sans pouvoir adopter cette théorie; et tous ceux-là vivent et travaillent avec la persuasion qu'aujourd'hui les divergences sont bien autres que celles qui peuvent séparer deux professions de foi, toutes deux bibliques et qui veulent être bibliques. Ils sont groupés et unis par la vérité biblique et cela sans cette

doctrine de l'inspiration, sans entente préalable sur ce sujet. Pense-t-on peut-être que cette théorie nous donnera, dans nos luttes avec les adversaires de la Bible, ce qu'elle n'a pas donné aux amis de la Bible quand ils luttaient entre eux ? Qu'il faille conquérir du terrain et convaincre des adversaires ou simplement nous défendre contre les mensonges et les railleries, la croyance à l'inspiration littérale nous profitera aussi peu que jadis, alors qu'il s'agissait de réfuter les travaux froids et soignés du rationalisme et de se défendre contre les railleries aiguës et légères des « amis de la lumière. » On dépose les armes rouillées quand on peut en trouver de neuves dans son arsenal.

Inutile de parler haut et d'accentuer l'opposition.

Matthias Claudius, exposant à l'empereur du Japon la critique de Lessing, résume en ces mots le système : « Que personne n'occupe un terrain qu'il ne peut défendre. » Frédéric Guillaume III se montra très sage, quand, après les guerres d'indépendance, il renonça volontairement à la Pologne, jusqu'à ce que les états allemands fussent unis entre eux. Nos théologiens du dix-septième siècle ne furent pas si prudents, et leur doctrine préférée prêta toujours le flanc aux attaques d'une science incrédule qui avait pour programme la négation de toute révélation.

Si l'infailibilité de la Bible doit garantir la révélation qu'elle contient et ainsi éveiller et fortifier la confiance en la vérité chrétienne, il est nécessaire de mettre cette garantie en pleine lumière. Il s'agit alors de prouver cette infailibilité même dans des choses sans importance, tâche qu'ont au reste assumée les représentants modernes de cette théorie. Mais assumer une tâche et la réaliser sont choses bien distinctes. On n'a pas encore entendu parler de succès que cette méthode ait remportés *sur des adversaires de la Bible et de son autorité*.

Il ne faut pas s'en étonner. La preuve tentée est en effet sans terme. A-t-on réfuté une longue série d'objections formulées contre des affirmations bibliques, il en surgit, chaque jour, de nouvelles. L'histoire des derniers siècles l'a prouvé.

Précisément parce qu'il s'agit de questions de détail, jamais on ne peut espérer voir la fin du travail entrepris. De plus, ces réfutations doivent se faire à la lumière de la raison qui compare et qui cherche. Nous, les amis de la Bible, nous sommes heureux d'entendre tel ou tel savant répondre victorieusement à une attaque et nous aimons à nous dire qu'il en sera de même pour toutes les objections, à l'avenir. Mais ce n'est pas au nom d'une preuve rationnelle que nous parlons ainsi, mais bien parce que nous avons confiance dans la Bible, et parce que les objets, sur lesquels porte la lutte, ne sont, la plupart du temps, pas d'importance. Aussi longtemps que des principes ne sont pas attaqués, nous envisageons autrement les questions suivant qu'elles ont pour objet Jéroboam et Manassé, ou Abraham et Jacob ; selon qu'il s'agit de déterminer qui a rédigé l'épître de Jacques ou si les récits de la vie de Jésus émanent de témoins oculaires. Si plusieurs se sentent gravement atteints quand ils entendent parler de la tentative de faire des patriarches des figures légendaires, il en est peu qui se scandaliseraient à la pensée que le livre de Job fût un poème. Des appréciations diverses touchant la valeur des éléments qui constituent la Bible, existent donc. Or, cette confiance avec laquelle nous applaudissons à tout essai de défense ne nous vient pas de la raison. Car la vérité de Dieu se manifeste à toute conscience d'homme (2 Cor. IV, 2) et la vraie question n'est pas celle-ci : exact ou faux ? mais celle-ci : bon ou mauvais ? paix ou désespoir ? vie ou mort ? Une fois cette question préalable résolue, les faits extérieurs passent au second plan et la confiance naît de la certitude que là où l'essentiel existe, les détails, pour autant qu'ils ont une portée, ne peuvent avoir été négligés. Mais remarquons que ce raisonnement est exactement opposé à celui que tiennent les défenseurs de l'inspiration littérale. Tandis qu'ils disent : Si les détails sont sûrs, je puis me fier au fond ; nous, nous disons, parce que le fond est digne de confiance, il en sera de même des détails. Mais *notre certitude ne dépend pas de la vérité de cette dernière affirmation.*

Ne nous vantons cependant pas et délimitons exactement

le combat. La question est un dilemme : ou bien ces recherches viennent du malin ; nul n'a le droit de se demander si la Bible commet des erreurs quand elle nous parle de la nature ou quand elle donne des renseignements historiques ; son infaillibilité, en toute matière, est article de foi. Tous doivent y croire. Ou bien nous devons reconnaître que notre confiance en la Bible ne dépend pas de cette affirmation.

Il est évident, pour prendre un exemple, que notre confiance dans le Sauveur n'est pas fondée sur l'infaillibilité de l'Ancien Testament. Sans doute, il faut le reconnaître, le respect de la Bible et le contact journalier avec elle ont beaucoup contribué à ce résultat pour un grand nombre d'entre nous ; mais ce qui a été décisif, c'est que, par la repentance et la foi, nous nous sommes assimilé, dans la communion avec la personne du Sauveur, la sainte loi de Dieu et son amour pour les hommes ; or, en tout cela, pour la plupart d'entre nous, les deux tiers au moins de la Bible sont restés en dehors de nos préoccupations. Un être ne peut grandir qu'en puisant la vie dans le milieu d'où il sort. Le chrétien tire sa subsistance de la Bible, pour autant qu'il est capable de puiser en elle une connaissance toujours plus approfondie de notre Sauveur. Les modes sont divers et variés ; mais quiconque s'est uni au Christ vivant après avoir lu le tableau que nous en donne la Bible, celui-là ne pourra plus douter de la vérité du portrait. La main sur la conscience : notre foi dépend-elle de l'accord ou du désaccord des évangiles quant au jour de la semaine où Jésus a pris son dernier repas avec les douze ? Cette question ne m'a, — je l'avoue, — jamais troublé.

Je ne veux pas oublier, toutefois, qu'en ces matières le chrétien pris isolément ne peut procéder comme la communauté dans son ensemble, pas plus que je ne veux méconnaître la diversité des appréciations touchant « ce qui est indispensable au salut. » Mais cependant les besoins d'une communauté sont les besoins des individus, et ce qui nourrit les uns peut nourrir les autres. Le fond sera toujours l'essentiel.

Ce principe serait compromis du moment où l'on tenterait de faire prévaloir dans l'Eglise l'interdiction de la critique qui juge et examine les matières bibliques. La vie de travail d'un Hengstenberg nous met en garde contre une telle manière d'agir ; car la défense infatigable qu'il organisa pour protéger l'exactitude de la Bible supposait un examen préalable de l'Ecriture. On peut, il est vrai, dire, avec le vieux proverbe : « Je respecte plus la vérité que je ne respecte Hengstenberg. » Remarquez cependant que nous n'en appelons pas à son autorité, mais nous disons que son travail est une leçon pour ceux qui n'abordent pas ces questions en érudits. Il nous rappelle qu'il a plu à Dieu de nous donner sa parole sous une forme qui *exige* un travail scientifique. De même que nous n'aurions pas eu accès à la Bible sans le travail des savants, de même leur concours est nécessaire au maintien de ces voies d'accès. Et si nous admettons ce principe, des recherches historiques ont donc leur place et on ne peut les réduire au silence. Il faut nous pénétrer de ceci : jamais on n'a réussi, dans nos Eglises, à *interdire le libre examen de l'Ecriture*, au nom de l'infaillibilité scripturaire. Un tel ordre équivaldrait à la déclaration par laquelle le pape qui revêt sa charge, revêt aussi l'infaillibilité doctrinale. Ce serait un article de foi qui ne serait plus fondé sur la confiance en la force de la vérité, mais sur la crainte de voir disparaître une autorité qui ne se légitimait pas elle-même. Tout comme l'obéissance au pape est la condition nécessaire de l'union avec Christ, ainsi la foi salutaire dépendrait de la position prise à l'égard d'un livre dont on ne connaît pas tout le contenu ; on n'accorderait en effet l'infaillibilité à la Bible que pour acquérir la certitude de la foi salutaire.

Plus d'un lecteur étranger à la théologie me reproche, à part lui, peut-être, d'élever bien haut la voix et me dira qu'il n'y a pas tant de passages bibliques à protéger par l'inspiration littérale. Pour peu qu'on ne dénie pas toute autorité à la révélation, quelques éléments secondaires seuls exigent ce secours. Nous répondrons que pour parler ainsi il faut ne pas se douter de tout ce qui peut être appelé secondaire, et

de la difficulté qu'il y a à délimiter ce qui a besoin de garantie. Qu'est-ce à tout bien prendre que la Bible? quels sont les faits bibliques? Traduction ou texte original? lequel des différents textes à nous transmis? (car il ne s'agit pas de mots isolés seulement). Faut-il défendre les livres admis par tous, ou aussi les livres contestés? et les titres des livres, que faut-il en faire? lesquels prendre au milieu de tous ceux qui nous sont proposés? et les traditions dont nos cœurs d'enfants étaient pleins quand nous lisions les livres saints, faut-il les répudier? Or, avec toutes ces questions, remarquez que le fond de la Bible est encore intact! Mais si on les examine de près, leur faible importance devient manifeste et on commence à comprendre la cargaison inutile dont s'est chargé le bateau de sauvetage de l'inspiration littérale¹.

Quand un homme a joyeusement mis, par conviction, sa plume et sa parole au service d'une cause, quand il a voulu éveiller ou fortifier la confiance dans la Bible et en révéler les trésors, qui lui envierait le devoir de faire toucher du doigt les erreurs d'une théorie dont la confiance de beaucoup est faite? Mais il arrive ici ce que Goethe décrit dans un conte: Quand des flammes lèchent les parties métalliques d'une statue faite de diverses substances, elle s'écroule même alors que des éléments résistent et n'entrent pas en fusion. De fausses garanties ne garantissent rien du tout, et pour peu que quelqu'un ait vu ce roseau percer la main d'un ou de plusieurs frères, son devoir est de parler et d'avertir. Il me répugne de procéder à coup d'autorité, quand je m'efforce précisément de prémunir contre une fausse autorité. Sinon je pourrais dresser un catalogue imposant des représentants de la théologie positive de notre siècle, dont les uns ont rejeté expressément l'inspiration littérale, et, les autres, ont

¹ Quiconque est au courant des question verra que je n'ai pas la prétention d'épuiser le sujet. Au risque d'être accusé d'affirmations gratuites, j'évite toute tractation de détails. Pour le moment, je veux être lu. A quoi bon écrire un ouvrage de longue haleine et le citer après comme autorité, si on ne le lit pas?

laissé entendre, avec quelque prudence, qu'ils la niaient. Il n'y avait pas là, me semble-t-il, manque de franchise. On peut, parfois, par sagesse, présenter une vérité que l'on croit devoir remplacer telle ou telle conception insuffisante, et le faire sans mettre au jour les caractères qui les différencient. Pourvu que la vérité n'en souffre pas, on évitera de déconcerter les âmes en les inquiétant. Une telle méthode n'est cependant pas sans dangers; elle peut aboutir à un résultat opposé, si les auditeurs croient deviner des arrière-pensées. De nos jours il me semble que ce procédé devient courant et qu'on a voulu être *trop sage*. Quoi qu'il en soit, l'heure viendra où la pleine lumière devra se faire et tout demi-jour être évité. Et cette heure pourrait bien être venue, si l'on en croit les circonstances actuelles.

Si on me demande : mais qu'avez-vous à offrir en échange de cette vénérable garantie ? je ne puis répondre qu'après avoir moi-même demandé à mon interlocuteur ce qu'il cherche dans sa Bible.

Il existe des chrétiens zélés et fidèles, et leur nombre était plus grand jadis, pour lesquels la Bible est un livre miraculeux dont ils reçoivent des oracles dans des circonstances difficiles. Ces oracles leur parviennent par les moyens les plus arbitraires. Je ne puis approuver cette manière de considérer la Bible, et ne connais aucune considération théologique qui la légitime. Ne pensons pas en effet qu'un tel procédé soit en rapport quelconque avec la théorie de l'inspiration littérale. Les Eglises évangéliques, en effet, ont toujours accordé à chaque parole biblique un sens unique donné par le contexte. La possibilité d'application de ces textes à notre existence journalière n'a donc rien à faire avec la croyance à une origine surnaturelle.

Mon interlocuteur est-il peut-être, alors, un de ces curieux qui aime à étendre le champ de ses connaissances, et qui compte sur la Bible pour éclairer son esprit et affiner son jugement ? Si oui, tenté de considérer la Bible comme la source de toutes les connaissances, il reçoit à bras ouverts la théorie de l'infailibilité dans les choses secondaires. Avec la

Bible nous aurions ainsi la clef non seulement de la sagesse qui conduit au royaume des cieux, mais encore de la science qui connaît le monde et ses secrets. Jésus ne dit rien de semblable à ses disciples quand il les envoie, et eux-mêmes ne nous parlent pas de la sorte : Matth. XXVIII 19-20 ; Marc XVI 15-16 ; Luc XXIV, 46-47 ; Act I, 8 ; Jean XV, 26-27 et la révélation par l'Esprit dont Paul parle n'a pas ces réalités pour objet (p. 165). Je ne saurais donc légitimer une telle conception. Au reste les fidèles défenseurs de l'inspiration littérale n'ont pu se mettre d'accord sur la valeur d'une science acquise par la Bible.

Si mon interlocuteur me dit qu'il cherche dans la Bible son Sauveur Jésus, prêché par les apôtres, Messie préparé et prédit dans l'Ancienne Alliance, je suis d'accord avec lui et nous combattons dans le même dessein. On peut, je le sais, délimiter bien différemment le domaine des idées et des faits nécessaires au salut, mais qu'on le restreigne ou, ce qui me paraît être la vérité, qu'on l'élargisse jusqu'à le faire contenir la totalité des actes divins, quiconque veut savoir *ce qui est nécessaire à l'acquisition du salut* possède, ce me semble, ce dont il a besoin, dans ce livre. Il trouve précisément dans la Bible ce qui l'a amené à prendre contact plus intime avec elle, c'est-à-dire, qu'au lieu d'un enseignement discutable sur un événement mystérieux, elle apporte un fait indéniable que chacun peut à nouveau observer et expérimenter. Et ce fait, auquel ont rendu témoignage et les chrétiens des temps passés et les réformateurs, est celui-ci : Au contact de l'Ecriture tout homme aussi bien que l'Eglise fait l'expérience que Paul a consignée dans 1 Cor. II, 4-5.

Dieu a bâti sa maison spirituelle avec des pierres vivantes qui sont des hommes pécheurs. Il n'a pas voulu la mettre à l'abri du danger d'hypocrisie, non plus que de l'esprit de parti ou des erreurs grossières, et cependant nous professons une sainte Eglise qui durera toujours. De même cette Bible est un assemblage d'écrits humains ; nul ne peut dire quelles mains l'ont faite ce qu'elle est. Sans intervention surnaturelle distincte elle s'est conservée, répandue ; elle a été traduite et

a soumis à son pouvoir des milliers et des myriades de mains fidèles, de cœurs croyants, d'esprits profonds. N'oublions-nous jamais ces choses ? Au prix de difficultés insurmontables elle a été mise à la portée de tous ; l'approche-t-on, qu'on éprouve tout de suite son action ; elle attire ; elle active la vie. Quiconque a éprouvé cette force pourra dire de sa Bible : « Das Wort sie sollen lassen stahn und keinen Dank dazu haben¹. »

Pour tout dire en un mot, la Bible se rend témoignage à elle-même et n'a besoin d'aucune garantie ; il suffit d'avoir un sens ouvert à ce qui fait sa richesse et à ce qui vient de Dieu ; elle porte le Sauveur, elle le communique directement et *indirectement*, car Jésus n'est pas seulement là où son nom est écrit en toutes lettres.

Ce pourquoi nous combattons est précisément ce qui nous garantit notre Bible. Et si tout ce que nous avons dit n'a pas été compris, nous en avons cependant dit assez pour qu'on nous comprenne. Ce que la Bible est et ce qu'elle a réalisé, aussi bien que la manière dont elle a exercé son action jusqu'à présent, tout cela lui assure une place parmi les moyens de grâce que Dieu nous offre et légitime la foi en elle. Et c'est là ce que nous maintiendrons, que nous puissions ou non en donner une formule adéquate et une explication suffisante.

Les armes neuves dont nous avons toujours besoin, nous les trouvons dans une connaissance toujours plus exacte du trésor que Dieu a confié à son Eglise et dans la suite à chacun de nous, en nous donnant la Bible ; puis nous constatons avec joie combien vite nous sommes à l'aise au milieu de ces matériaux abondants qui semblent au premier abord avoir été groupés sans ordre et par hasard. Hamann, qui avait éprouvé cette action puissante, a dit un jour : « Dieu nous retire de la fosse par une corde faite de haillons. » (Jér. XXXVIII, 12.) Ce qu'on nous dit aujourd'hui du travail de juxtaposition et de compilation qui aurait présidé à la forma-

¹ Cantique de Luther.

tion de notre Bible, ne l'aurait pas effrayé, croyons-nous. Il ne nous appartient pas de fixer les moyens par lesquels Dieu veut conserver intacte et pure sa révélation ; tout au contraire, sans dépit et sans orgueil, étudions les faits et cherchons en eux les pensées qui dépassent les nôtres. Ce qui est vrai du Sauveur est vrai aussi de son Eglise et de sa Bible. On ne peut discerner nettement ce qui est humain de ce qui vient de Dieu ; et c'est pourquoi il a dû passer par le dépouillement pour devenir nôtre (Phil. II, 6-7 ; Jean I, 1. 14) ; mais nous ne comprenons cela que par la foi. Même si l'Ecriture sainte n'est pas infaillible dans les choses secondaires, elle demeure le « livre donné par Dieu — le Saint-Esprit à son Eglise. » (Luther.)

Sitôt que nous entendons parler du moyen de grâce essentiel qu'est la parole, nous évoquons notre Bible entière, non déchiquetée. Et c'est là ce qui, avant tout, importe au grand nombre des défenseurs de l'inspiration littérale. Car ils sont habitués à ainsi considérer ce livre. Mais que dire si la confiance en la Bible subsiste sans la croyance à l'inspiration littérale ? Que dire encore s'il devient impossible de fermer les yeux sur les difficultés soulevées par l'inspiration littérale dans les questions de détail, et s'il faut essayer de croire en la Bible sans croire à son infaillibilité ? Que dire si cette séparation n'a aucune conséquence grave ? Et si, une fois ce divorce consommé, la Bible garde sa valeur, ne faudra-t-il pas voir un malentendu dans cette association de croyances disparates ? N'ai-je pas raison ? Quand on défend l'inspiration littérale n'est-ce pas en vue d'un bien supérieur qu'on le fait ? En somme, même quand on parle d'inspiration littérale, elle n'est pas le but à atteindre ; on croit avoir besoin de son secours, mais jamais on n'a combattu proprement pour elle. Et cela se comprend, la tâche serait vaine. Cette théorie n'est d'aucune utilité, elle ne fait que charger le navire en compromettant sa sécurité. Et c'est pourquoi, une fois pour toutes, nous la laissons de côté et nous n'en parlons plus.

(A suivre.)